

Événements

Gaëtan Lévesque

Numéro 101, printemps 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37769ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lévesque, G. (2001). Événements. *Lettres québécoises*, (101), 55–56.

C'est sur une question, à première vue aporétique, que se penche le dernier *Protée* : y a-t-il inscription du silence dans les signes, est-il seulement représentable ? Les responsables du dossier, Marie Auclair et Simon Harel, présument en tout cas qu'il y a dans les systèmes sémiotiques un lieu du silence qui serait un fond nécessaire à l'émergence de la voix et des signifiants, mais qui pourrait aussi, contradictoirement et comme à rebours, s'écrire. Parce qu'on distingue la parole, exact envers du silence, de l'écriture, le tour de force qui fait entendre le silence à travers les signes est possible. Comment ? Cela reste à voir et fonde en même temps la présente étude. Les acquis conceptuels liminaires, formant un consensus provisoire pour les chercheurs ici conviés, posent le silence à la fois comme la positivité d'une impossibilité, celle de signifier l'indicible, puis comme la négativité de la forme signifiante, son raté, son point de butée.



Outre ceux des responsables, on trouve dans ce numéro des textes de Alexis Nouss, Patrice Pavis, Michel Poizat, Emmanuelle Ravel et Lucie Roy. S'ajoute un texte hors dossier d'Alain Rabatel sur l'analyse linguistique de la fréquence itérative dans la narration. Des œuvres picturales de Michelle Héon ornent la couverture et les pages centrales du numéro.

SOLUTION

LQ-101

HORIZONTEMENT. 1. BROSSARD. — BAS. 2. EAU. — ON. — IDOLE. 3. ATTOUCHE. — NET. 4. USA. — CHOUANS. 5. ROYER. — TEAM. 6. ONDE. — SOT. — GA. 7. LIEDER. — HEGEL. 8. ET. — ITE. — ELISE. 9. IR. — ES. — 10. LIBECCIO. — AVE. 11. TA. — ORS. — ANAR. 12. PELOQUIN. — TU.

VERTICALEMENT. 1. BEAUSOLEIL. 2. RATS. — NITRITE. 3. OUTARDE. — BAL. 4. CEDIPE. 5. SOUCY. — ET. — COQ. 6. ANCHE. — RE. — CRU. 7. HORS. — RISI. 8. DIEU. — OHE. 9. ATTELE. 10. BONNE. — GISANT. 11. ALESAGES. — VAU. 12. SET. — MALEMER.

É V É N E M E N T S

La poésie a une ville : Trois-Rivières

DEPUIS NELLIGAN JUSQU'À MIRON, la figure du poète a marqué l'histoire littéraire du Québec. Porté en triomphe après une séance de l'École littéraire de Montréal au Château Ramezay, en 1899, Nelligan incarne l'idée romantique du poète de génie. Un demi-siècle plus tard, Gaston Miron, vu comme poète urbain en quête d'auditeurs et clamant ses poèmes inédits aux passants du square Saint-Louis, incarnera « le poète et le militant » d'une culture en quête d'elle-même et d'une parole à libérer. Enfin, à partir de la Nuit de la poésie du Gesù en mars 1970, les célébrations de la parole se multiplient, collectives et thématiques, partout au Québec et jusqu'à la fin du siècle. Aujourd'hui, le poète est le porte-parole par excellence de l'affirmation de l'individu et de sa présence dans la société. Le poète québécois a pris possession de son territoire, qui est le langage.

Le 16^e Festival international de la poésie de Trois-Rivières avait lieu du 29 septembre au 8 octobre derniers. Ce festival est en quelque sorte l'aboutissement de ces fêtes de la parole qui ont animé le Québec depuis un siècle. Et la fête, organisée sous la direction de Maryse Baribeau et de Gaston Bellemare, est une réussite exceptionnelle. Près d'une centaine de poètes invités — soixante-dix poètes du Québec et vingt-cinq poètes venus de quatre continents — vont réciter leurs poèmes dans quatre-vingts lieux différents au cours de quatre-cents activités ainsi proposées aux divers publics des restaurants, bars et cafés, des bibliothèques, librairies, galeries et musées, des classes du cégep et de l'Université du Québec à Trois-Rivières. Du centre-ville au centre commercial, l'écoute de la poésie devient la principale activité publique de Trois-Rivières. Sur les murs autour de l'hôtel de ville et de la bibliothèque Gatién-Lapointe, entre les murs des restaurants les plus fréquentés, la poésie est de mise durant dix jours.

Trois-Rivières était sans doute la ville idéale pour organiser un tel festival, qui rassemble finalement près de dix pour cent de la population autour des activités. L'intimité de la ville, sise au bord du fleuve, la présence des médias auprès de la population, la diversité du partenariat (cent quatre-vingts annonceurs commanditent l'ensemble des activités), la possibilité de réunir une équipe de plusieurs dizaines de bénévoles : tous ces facteurs ont concouru à la réussite de l'événement depuis plus de quinze ans.

L'inauguration du seizième festival fut plutôt éclatante. Quelques mesures du *God Save The Queen* et du *Ô Canada* ont signalé la présence de madame Adrienne Clarkson, gouverneure générale du Canada, et de son conjoint, l'écrivain John Saul. Secoués par ce protocole musical et politique, des poètes, qui pourtant désirent tous recevoir un jour le Prix du Gouverneur général, ont ensuite protesté contre le fait que la politique recouvre le poétique. Cela fait

sans doute partie du paradoxe Canada-Québec. Il faut dire cependant la grande qualité et la pertinence du discours d'ouverture de madame Clarkson, à côté des discours convenus des divers élus et porte-parole de la population.

D'autres poètes ont noté, cependant, l'incongruité du fait que madame la gouverneure générale cite dans son discours et côte à côte Pierre Elliott Trudeau, qui venait de mourir, et le poète Gaston Miron, mis en prison arbitrairement par le premier, qui proclama la Loi des mesures de guerre en 1970. Mais sans doute retiendra-t-on du propos de madame Clarkson qu'il faut « aborder la culture avec un minimum d'inquiétude » et que la poésie, justement, nous « aide à atténuer notre inquiétude ».

Parmi les moments forts du FIP de l'automne 2000, il y a eu les longues soirées de récitals au bar Le Zénob, mais aussi un récital du groupe *Ambiance* au bar Le Maquisart, qui a entonné le célèbre sonnet de Ronsard, « Mignonne, allons voir si la rose... », sur une musique du Moyen Âge de Jean Chardavoine. Un hommage au regretté Joseph Bonenfant à l'UQTR et devant la famille nombreuse du poète. Et tous ces repas-poésie pris chez Angéline ou au Lupin. Ces entretiens publics avec des poètes, menés par Gérard Gaudet au café Morgane de la librairie Morin. Ces vernissages et ces rencontres de poètes et d'artistes aux cimaises des galeries. Sans oublier la Grande Soirée du samedi au Centre culturel, diffusée par Radio-Canada.

Le choc des cultures, avec ces poètes venus d'autres langues : le grec, l'espagnol, l'anglais, le catalan et le danois. Des poètes qui chantent en leur langue et en français, et dont les poèmes sont traduits par des poètes québécois. Des poésies diverses, intimes et appelantes, chantantes et spiritualistes, poésies de l'amour et du quotidien, de la révolte et de la fraternité. Poésies du monde, venues jusqu'à nous grâce à des poètes comme Marie-Claire Bancquart et Luce Guilbeaud, Virginia Mosley et Yves Namur, Victor Obiols et Oscar Oliva, Justo Jorge Pedron et Pia Tafdrup, Michel Savard et Stephan Psenak, Joël Des Rosiers et Hélène Monette, Monique Laforce et Jean-Paul Daoust, entre autres. Comme quoi la poésie fait le tour de la terre. Comme quoi la poésie a une ville : Trois-Rivières au Québec.

Jean Royer

Le bon genre littéraire québécois se porte comme un charme !

DU 13 AU 15 OCTOBRE DERNIER SE TENAIT, au Days Inn Métro-Centre de Montréal, le dix-septième Congrès Boréal consacré à la science-fiction et au fantastique québécois. Une cinquantaine de participants du Québec, du Canada, des États-Unis et de la France — auteurs, critiques littéraires, éditeurs et lecteurs — étaient sur place, certains prenant la parole dans le cadre des multiples tables rondes, d'autres venus simplement assister aux rencontres. Comme

à l'habitude, l'horaire du week-end était fort chargé et touchait toutes les facettes de la science-fiction et du fantastique au Québec, avec certaines incursions du côté du roman policier et de l'horreur.

C'est la question des genres et des étiquettes qui a ouvert le congrès. Dans l'atelier « À quoi tient une étiquette ? », Serena Gentilhomme, Jean Pettigrew et Esther Rochon se sont demandé à quoi tenait l'association d'un texte à un genre ou à un autre et se sont penchés sur la question toute contemporaine de la fusion des genres. Dans le même ordre d'idées, l'atelier « Des cochonneries pour la cervelle, hurra ! », réunissant notamment Adam Nichols, Francine Pelletier et Guy Sirois, portait sur la tendance à rechercher une légitimité littéraire au sein même des genres, ce qui, disaient les uns, peut contredire leur origine populaire, mais ce qui, soutenaient les autres, est une fausse question, puisqu'on retrouve de bonnes et de mauvaises œuvres où qu'on se situe dans le champ littéraire.

L'écriture de science-fiction et de fantastique a également retenu l'attention. Ainsi, dans l'atelier « Stop ou... encore, encore ? », les auteurs Natasha Beaulieu, Patrick Sénécal et Serena Gentilhomme se sont interrogés sur ce qui fait qu'un auteur a envie, parfois, de remettre en scène un personnage ou un monde, et sur l'effet que cela peut produire sur la lecture : originalité ou dispersion, approfondissement ou obsession ? D'inspiration plus pragmatique, l'atelier intitulé simplement « L'autopromotion » a donné lieu à une discussion entre les auteurs Joël Champetier, Jean-Louis Trudel et Élisabeth Vonarburg qui, après avoir constaté à la fois la répugnance des créateurs d'ici à s'autopromouvoir et la nécessité d'adopter de telles stratégies dans un monde où le livre est aussi un bien de consommation, ont tenté de cerner quels sont les modes efficaces (et respectables) d'autopromotion qui s'offrent désormais aux auteurs.

Les participants et participantes au congrès ont aussi discuté de critique littéraire. Dans l'atelier « Les années 90 et les littératures de genre », c'est même tous les participants à la table ronde (René Beaulieu, David G. Hartwell et Jean-Louis Trudel) et, à leur suite, tout l'auditoire qui ont été invités à faire la synthèse de leurs lectures des dix dernières années. En revanche, durant la séance « N'est pas critique qui veut », Yves Meynard, Christian Sauvé, Jean-Louis Trudel et Élisabeth Vonarburg se sont attardés en particulier à la montée de la critique littéraire sur le Web, qui permet à n'importe qui de s'improviser critique : comme l'ont souligné les participants, la critique n'est pas seulement un lieu où diffuser son appréciation des livres, il s'agit d'une activité au service de la littérature, qui va bien au delà de la simple expression d'une opinion.

Le cinéma, quant à lui, n'a pas été en reste, puisqu'on lui a consacré deux ateliers : « Des goûts et des images », sur la différence entre les exigences du lectorat de la littérature de genre et du public du cinéma fantastique et de science-fiction ; « Les années 90 et le cinéma de genre », sur les bons et les mauvais coups récents du septième art en science-fiction et en fantastique. Durant le week-end, il a aussi été question des rapports entre la poésie et la science-fiction, de diffusion littéraire, du livre comme objet, des liens entre Internet et la littérature, de littérature jeunesse et de futurologie.

Outre les tables rondes (environ une quinzaine), d'autres activités étaient au programme : atelier de création sur place, « Les cinq sens », animé par Natasha Beaulieu, concours « Quelques arpents de SF » mis sur pied par René Beaulieu, séance de détecteur de mensonges proposée par Éric Bourguignon, « Lectures-chocs » livrées par les auteurs Patrick Sénécal, Natasha Beaulieu et Éric Gauthier, et le très couru « Concours de maltraitement de texte », activité animée par Jean-Louis Trudel et à laquelle participaient quatre auteurs (Natasha Beaulieu, Sylvie Bérard, Yves Meynard et Patrick Sénécal) ; cette activité consiste à pasticher de mauvais textes de science-fiction ou de fantastique.

Comme les années précédentes, la cérémonie de clôture du Congrès Boréal a été marquée par la remise des prix Boréal 2000. Depuis 1980, les prix Boréal sont décernés par les lecteurs et lectrices de science-fiction et de fantastique du Canada francophone pour récompenser les meilleures œuvres. Cette année, le prix du meilleur livre de fiction a été décerné à Yves Meynard pour son roman *Le livre des chevaliers* (Alire). Le prix de la meilleure nouvelle a été attribué à Éric Gauthier pour son texte « Souvenirs du Saudade Express » (*Solaris* n° 131). Le prix de la meilleure production critique a été remporté par Richard

Saint-Gelais pour son essai *L'empire du pseudo* (Nota Bene). Quant aux prix du meilleur travail artistique et du meilleur fanéditeur, ils ont été décernés respectivement à Guy England, pour ses illustrations dans *Solaris* et aux Éditions Alire, et à Pierre-Luc LaFrance, pour son fanzine *Ailleurs*. Le traditionnel « Concours d'écriture sur place » (les auteurs doivent produire un texte en une heure sur un support et d'après un thème imposé) s'est également tenu durant le congrès, et deux textes l'ont remporté ex-æquo, soit « L'enfant du 8 » de Johanne Girard et « Via Appia » d'Élisabeth Vonarburg ; ces deux courtes nouvelles seront publiées dans la revue *Solaris*.

Le prochain Congrès Boréal se tiendra en octobre 2001 à Montréal. Si vous désirez obtenir plus de renseignements sur le congrès ou souhaitez être inscrit sur la liste d'envoi, veuillez communiquer avec le comité organisateur à l'adresse électronique suivante : sfsf_boreal@hotmail.com

Sylvie Bérard

Colloque : nouvelle francophone

La nouvelle francophone



d'Amérique du Nord

À L'UNIVERSITÉ JEAN-MOULIN-LYON III avait lieu, en décembre dernier, un colloque international sur « La nouvelle francophone d'Amérique du Nord ». Organisé par le doyen de la Faculté des lettres,

Guy Lavorel, en collaboration avec le Centre Jacques-Cartier et le Centre culturel canadien, ce colloque réunissait des chercheurs français et québécois.

Le nouvellier québécois Gaëtan Brulotte (University of South Florida, Tampa) ouvrait la première séance avec un « Bilan de la nouvelle québécoise des dix dernières années du siècle » suivi de Vincent Nadeau (Université Laval) : « La nouvelle québécoise et Internet : bilan et perspective ». Jean-Pierre Longre (Université de Lyon), pour sa part, nous entretenait de « Des rires et des larmes de l'enfance. Ambiguïté des registres et des genres dans *Le vaste monde*, de Robert Lalonde. Mireille Hilsun (Université de Lyon) a analysé *Point de fuite*, d'Hubert Aquin, en faisant une lecture parallèle avec *Ulysse*, de James Joyce, et Marc Arino (Université de Bordeaux) s'intéressait quant à lui à Michel Tremblay : « Du roman à la nouvelle : l'inclusion de "Los Tabarnacos" dans *Le cœur éclaté* ». Marie-Lyne Piccione (Université de Bordeaux) faisait « une lecture de *Les gens fidèles ne font pas les nouvelles* de Nadine Bismuth ; Guy Lavorel (Université de Lyon) analysait « Le dérangement, principe fondateur de quelques nouvelles dans *Le torrent* d'Anne Hébert » et Gilles Dorion (Université Laval) nous entretenait de « *Toute la vie* de Claire Martin : un cas-type de critique sociale ». Aurélien Boivin (Université Laval) présentait « Les récits régionalistes ou la nostalgie d'un passé révolu » et Anthony Soron (Université de Bordeaux) nous parlait de « L'écriture du désamour dans "Léa et Paul, par exemple" dans *Les aurores montréalaises* de Monique Proulx ».

Le colloque s'est terminé avec deux tables rondes : « Nouvelle, récit ou conte : la difficulté d'un genre » et « Édition et diffusion de la nouvelle » auxquelles ont participé la majorité des participants ainsi que l'éditeur d'XYZ, Gaëtan Lévesque, et l'écrivain Fulvio Caccia qui vit à Paris depuis quelques années.

Cet événement a permis de constater que la nouvelle québécoise, tout comme la littérature d'ailleurs, est présente dans les centres d'études canadiennes et québécoises et qu'elle est enseignée dans plusieurs universités européennes. Les actes du colloque doivent être publiés sous la direction de Guy Lavorel.

gaëtan lévesque



**Gaëtan
Brulotte**



**Vincent
Nadeau**